Milcent, Jean Baptiste
Gabriel Marie de
Médée et Jason

PQ
2364
M5M4

MILCENT

MÉDÉE ET JASON,

TRAGÉDIE-LYRIQUE

EN TROIS ACTES,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS

SUR LE THÉATRE

DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MUSIQUE,

LE 10 AOUT 1813.

PRIX : 1 fr. 50 c.



A PARIS,

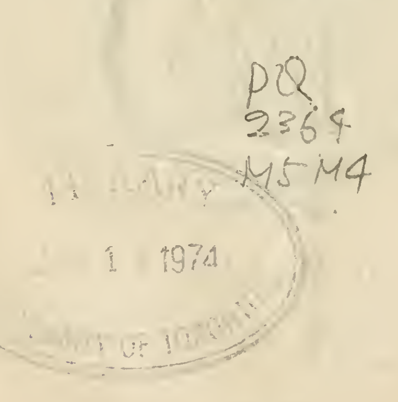
DE L'IMPRIMERIE DE BALLARD, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MUSIQUE, RUE J.-J. ROUSSEAU, N°. 8.

1813.

Paroles de M. Milcent.

Musique de M. de Fontenelle.

Ballets et mise en scène par M. Millon.


PQ
2369
M5M4

ACTEURS ET ACTRICES
CHANTANS DANS LES CHŒURS.

COTÉ DROIT.		COTÉ GAUCHE.	
Messieurs.	*Mesdames.*	*Messieurs.*	*Mesdames.*
Moreau.	Duchamp.	Lhoste.	Gambais.
Devilliers.	Proche.	Le Cocq.	Mulot aînée.
Leroy 1er.	Himm mère.	Aubé.	Mulot cadette.
Putheau.	Lefèvre.	Gonthier.	Aubry.
Adrien Fd.	Bertrand.	Nisi.	Royer.
Picard.	Florigny.	Houëbert.	Delboy aînée.
Martin.	Chévrier.	Chapelot.	Mante.
Lefèvre.	Valin.	Duchamp.	Lorenzetti.
Chollet.	Beaumont.	Chévrier.	Percillier.
Briele.	Mazières.	Leroux.	Peltier.
Le Roy 2e.	Lacombe.	Nocart.	Dubois.
Gobert.	Reine.	Beaugrand.	
Fasquel.	Lesbre.	Le Roy 3e.	
Gousse.		Carbonnier.	

PERSONNAGES DANSANS.

ACTE PREMIER.

CORINTHIENS.

Mlle. Saulnier, M. Anatole, Mme. Ély.

Première quadrille.

MM. Petit, Godefroi, Galais, Chatillon, Rivière, Lenfant, Paul, Simon l'aîné.

Mmes. Adélaide, Jacotot, Lequine, Darmancour, Déjazet, Boucher, Ferette, Narcisse.

JEUNES GUERRIERS.

M. Ély.

Deuxième quadrille.

MM. Ève, Péqueux, Fauchet, Beautin, Brideron, Pupet, Aniel, Vedi.

JEUNES FILLES.

Mmes. Angéline, Césarine, Virginie, Naderkor, Bodson, Mangin, Molard, Blanche.

ARGONAUTES.

M. Méranthe.

MM. Seuriot cadet, Poillet, Beauglin, Louis.

ACTE SECOND.

JEUNES CORINTHIENS.

M. Antonin. Mlle. Gosselin aînée.

JEUNES FILLES.

Mlles. Marélier aînée, Aimé.

Les corps de ballet du premier acte reparaissent dans celui-ci et dans le même ordre, à l'exception de la seconde quadrille, dont les hommes qui étaient en guerriers sont, dans cet acte, en costume civil et couronnés de fleurs.

PERSONNAGES.

MÉDÉE,	Mme. BRANCHU.
JASON,	M. LAYS.
CRÉON,	M. BERTIN.
UN VIEILLARD COLCHÉEN,	M. BONEL.
THÉANE, grande prêtresse de Junon,	Mlle. ARMAND.
UNE PRÊTRESSE,	Mlle. PERSILLÉE cad.
JUNON,	Mlle. ÉMILIE.
IPHICRATES,	M. ALEXANDRE.
UNE CORINTHIENNE,	Mlle. REINE.
DEUX ENFANS.	
PRÊTRESSES.	
PEUPLE.	
COLCHÉENS de la suite de Médée.	
SOLDATS.	

PRÊTRESSES DE JUNON.

Mlles. Persillée cadette, Laacknith, Lolotte, Cantagrelle, Ménard aînée, Ménard cadette, Persillée aînée, Lorentziti, Fasquel.

VIEILLARDS COLCHÉENS de la suite de Médée.

MM. Cholet, Leroy 2e., Lemaire, Duchamp, Martin, Murgeon, Leroy 1er., Picard, Prevost.

PEUPLE DE CORINTHE.

La Scène est à Corinthe.

DISSERTATION

HISTORIQUE ET MYTHOLOGIQUE

SUR LA FABLE

DE MÉDÉE ET JASON.

Le sujet de Médée a toujours été regardé, par les poètes de toutes les nations et de tous les âges, comme un des plus beaux qui puissent être mis sur la scène. Non-seulement Euripide et Sénèque ont représenté sur les théâtres d'Athènes et de Rome cette mère infortunée égorgeant ses enfans; mais on connaît une liste de quatorze poètes grecs ou latins, qui ont donné des tragédies ou des comédies tirées de la fable de Médée et Jason.

En France, aussitôt après la renaissance des lettres, Jean de la Pérouse fit paraître une tragédie de la Toison-d'Or. Corneille fit trois drames sur ce sujet. La Médée de Longepierre est encore jouée sur le théâtre Français. Pellegrin, J.-B. Rousseau et Quinault ont produit ce sujet sur la scène lyrique. Feu

Clément a donné, en 1779, une Médée en 3 actes. M. Deriaux fit jouer, en 1786, un opéra de la Toison-d'Or. Enfin M. Höffman, en dernier lieu, a donné une Médée sur le théâtre Feydeau.

En Italie, Louis Dolce; Buchanam, en Ecosse, ont travaillé d'après la Médée d'Euripide. M. Glower a fait réussir ce sujet sur le théâtre de Londres, en 1761. M. Gotter a publié en Allemagne un mélodrame de Médée, et enfin cette fable a donné matière à plusieurs ballets qui ont figuré sur tous les théâtres.

Aussitôt que j'eus achevé l'opéra d'Hécube, et pendant que M. Fontenelle en faisait la musique, je songeai à lui fournir un second ouvrage. Persuadé qu'il faut chercher dans l'antiquité les grandes combinaisons dramatiques, les caractères fortement prononcés et les passions mères, si je peux m'exprimer ainsi, qui seuls peuvent occuper la scène avec succès, je tournai toutes mes méditations sur la fable de Médée et Jason.

Au premier abord je fus effrayé, et je craignis d'être accusé de présomption, en m'imposant une tâche par laquelle je contractais tacitement l'obligation de faire mieux que mes prédécesseurs ; et plus d'une fois j'ai été tenté de renoncer à mon entreprise.

Cependant, à force d'études, de recherches et de réflexions, je crus entrevoir de nouveaux moyens de succès, en m'écartant avec soin des traditions plus que douteuses, successivement consacrées et exagérées par les déclamateurs de tous les tems, qui font de

Médée une magicienne ayant la nature entière à ses ordres, et une furie souillée de tous les crimes.

En effet, si Médée est toute puissante, si les élémens sont soumis à sa baguette, toute vraisemblance cesse, il n'y a plus d'illusion, et la pièce ne peut exister, car l'action doit nécessairement commencer par où elle finit. Du moment où Médée est certaine que Jason épouse Creüse, elle doit, d'un coup de sa baguette, anéantir sa rivale, son infidèle époux et le palais de Créon. Il est contraire à la raison que cette Médée, si *indomptable*, si *jalouse* et si *puissante*, se borne, pendant toute l'action, à vomir des imprécations et des menaces contre Créon et sa fille, et à faire d'inutiles reproches à Jason; comment se peut-il qu'elle n'entreprenne rien pour empêcher le mariage qu'elle craint, et ne pense à faire usage de son pouvoir que lorsqu'il est devenu inutile?

Le *sit Medea ferox* d'Horace, mal interprété, met le comble à tant de déraison, en jetant sur ce sujet l'horreur et le dégoût. Quel intérêt peut-on prendre à une furie dont toute la vie n'est qu'un tissu révoltant de noirceur, de scélératesse et de crimes, tuant ses enfans de sang froid, versant leur sang goutte à goutte, pour ainsi dire, et mêlant à tant de férocité la plus froide ironie, le sarcasme et le mépris de tout ce qui est cher et sacré au cœur de l'homme? Jamais un pareil personnage ne peut être dramatique.

Euripide qui, de tous les poètes, a traité ce sujet avec le plus de succès, nous représente, à la vérité,

Médée projetant le meurtre de ses enfans, mais c'est dans l'égarement tumultueux d'une passion malheureuse et poussée à l'excés. Il nous fait voir Médée, au moment même où elle va satisfaire, par un crime, sa jalousie effrénée, conservant encore le caractère d'une mère. La fameuse scène du quatrième acte, entre Médée et ses enfans, est un chef-d'œuvre où sont développés tous les sentimens de la tendresse maternelle et de l'amour conjugal. Cette mère égarée, prête à poignarder ses enfans, non pour se venger de Jason, mais pour leur épargner la honte, le mépris, l'abandon d'un père, et une vie toujours souffrante et misérable; les plaint, confond ses larmes avec les leurs, les embrasse; et ce n'est qu'après avoir épuisé tous les sentimens de la nature que cette épouse indignement trahie, passant par tous les degrés de la fureur et du désespoir, étouffe enfin le cri du sang. C'est ainsi qu'à force de talent on peut surmonter les difficultés; et voilà ce que le génie fit faire à un grand poète.

Voyons maintenant ce que le prétendu précepte d'Horace a inspiré à Sénèque, à qui d'ailleurs on ne peut refuser beaucoup d'esprit et une imagination forte et féconde.

J'épargne à mes lecteurs le dégoûtant détail des sortiléges de Médée, dans lequel Sénèque semble se complaire, et qu'il termine en nous la faisant voir le sein découvert, comme une bacchante, se perçant le bras avec un couteau sacré, pour s'accoutumer, dit-elle, *à verser le sang qui lui est le plus cher.*

Par les enchantemens de Médée l'empire de Créon est renversé : ce Roi et sa fille ont été consumés par les flammes; l'incendie a réduit le palais en cendres, et menace de détruire la ville entière. Médée croit n'avoir pas encore commencé sa vengeance : ce n'est qu'un coup d'essai pour s'exercer. Elle s'excite à se mettre au dessus de toute pudeur et de toute justice; elle s'applaudit d'avoir massacré et déchiré son frère par lambeaux, d'avoir su exciter les filles de Pélias à faire bouillir les membres de leur vieux père, coupés par morceaux; mais il lui faut d'autres crimes, il lui faut le sang de ses enfans : ce n'est plus une femme, c'est un monstre exécrable.

Elle se plaint qu'une foule d'enfans ne soit pas sortie de ses entrailles; elle se trouve stérile pour la vengeance qu'elle médite. Elle monte avec ses deux enfans au haut d'un édifice qui se présente, et là en tue un. Jason la menace. Médée lui montre le cadavre de son fils. Jason désespéré lui crie qu'il est assez puni par la mort d'un seul. Non, répond Médée : c'est trop peu de deux. S'il y a dans le sein de leur mère encore quelque chose de vous, je fouillerai dans mes entrailles à l'aide de cette épée, et je l'en arracherai avec ce fer.

In matre si quid pignus etiamnum latet,
Scrutabor ense viscera, et ferro extraham.

Jason la supplie de diriger ses coups contre lui. Médée, par une froide allusion au délai d'un jour

que Créon lui avait donné ; lui répond avec ironie : « Ce jour est à moi ; je me sers du tems qui m'a été donné. » Elle ajoute : « Vous voulez que j'aie pitié de vous ? Eh bien, j'en suis ravie. C'en est fait. » A ce mot elle plonge le poignard dans le cœur du fils qui lui reste, et le jette aux pieds de son père.

Ma plume fatiguée s'arrête ; elle n'a tracé qu'avec répugnance ce tableau *féroce* et repoussant. Voilà le précepte d'Horace bien rempli ; mais est-ce celui de la nature et de la vérité ? ou plutôt le législateur du goût a-t-il pu donner un pareil précepte ?

Par ces mots : *sit Medea ferox*, Horace n'a eu d'autre intention que d'imposer au poète dramatique l'obligation de ne point trop s'écarter du caractère généralement attribué au personnage qu'il introduit sur la scène, et il est évident qu'on a mal entendu le mot *ferox*, qui ne signifie pas seulement *féroce*, mais le plus souvent *fier*, *orgueilleux*, *superbe*, *généreux*.

L'abbé le Bateux, le plus instruit des traducteurs d'Horace, a traduit : *Médée sera fière, inébranlable*. En effet, cette version est confirmée par les auteurs latins les plus estimés.

Cicéron emploie souvent le mot *ferox* dans le sens que j'indique. Chez Salluste il veut toujours dire, brave, hardi, courageux, guerrier intrépide. Virgile, pour peindre un peuple belliqueux, dit : *feroces populi*, et, *ferox oratio*, pour exprimer un discours plein de hauteur. Le même poète et Tacite entendent

par *ferox animus*, un grand cœur, un esprit élevé, noble et généreux, un courage fier, intrépide. Quand Lucain s'écrie, en parlant de son héros : *ferocem Catonis animum*, certes, on ne l'accusera pas de prétendre que Caton, que ce grand homme, avait un cœur féroce. Enfin Horace lui-même emploie cette expression pour *courageux*.

..... Nec imbellem FEROCES
Progenerant aquilæ columbum

Et le poète est si éloigné de donner au mot *ferox*, relativement à Médée, l'acception supposée, qu'il dit un peu plus loin :

Nec coram populo pueros Medea trucidet.

Je sais bien qu'Horace prescrit, par ce vers, de ne point ensanglanter la scène; mais s'il eût voulu que Médée fût féroce, il ne l'eût pas citée en donnant un précepte qui exclut un acte de férocité.

En voilà sans doute assez pour faire sentir que la version de l'abbé le Bateux est la seule naturelle, et qu'en conséquence Horace a voulu que Médée fût superbe, violente et généreuse.

Mais il y a plus, je vais démontrer jusqu'à l'évidence, par des monumens historiques et mythologiques, que c'est-là le véritable caractère de Médée, et qu'Horace ne pouvait lui en attribuer un autre sans blesser l'opinion presque généralement reçue avant lui, puisqu'il est constant, comme on va le voir, que non-seu-

lement Médée ne fut coupable d'aucun des crimes dont quelques poètes se sont plu à noircir sa mémoire, mais encore qu'elle fut une Princesse accomplie, célèbre par sa beauté, son savoir et ses vertus.

Ouvrez l'introduction à l'Histoire de l'univers, par M. de Grace, tom. 6, pag. 564; vous y verrez que « l'histoire de Médée fut altérée plusieurs siècles après sa mort, et que ce ne fut que dans ces derniers tems-là qu'on lui imputa tous les crimes qu'elle n'avait pas réellement commis. On assure au contraire, qu'à l'exception de sa faiblesse pour Jason, à qui elle fournit les moyens d'enlever les trésors de son père, elle donna toujours des marques d'un cœur généreux, rempli de vertus. La connaissance des simples avait fait l'occupation de sa jeunesse, et elle s'en était servi pour procurer du secours aux malades : mais les poètes en ont pris occasion d'en faire une magicienne ».

Le savant et judicieux abbé Banier vient à l'appui de M. de Grace, dans sa Mythologie. « On accuse, dit-il, et je crois à juste titre, les anciens tragiques d'avoir corrompu l'histoire de cette Princesse, et d'en avoir entièrement défiguré le caractère : autorisés par quelques traditions qui étaient favorables à leur dessein, *quoique moins accréditées que d'autres qui n'auraient pu les servir à souhait*, ils les saisirent avidement *sans s'embarrasser de l'exacte vérité*, et ont fait passer jusqu'à nous l'histoire de Médée sous le caractère le plus odieux, et les poètes modernes n'ont pas manqué de les imiter ».

Je vais justifier cette opinion bien remarquable par une foule d'autorités qu'on ne pourra récuser.

1°. C'est à tort qu'on impute à Médée le meurtre de son frère Absyrte. Phérécide, historien grec, qui écrivait plus de 500 ans avant Jésus-Christ, rapporte formellement que ce furent les Argonautes eux-mêmes qui massacrèrent ce malheureux Prince, envoyé à leur poursuite, et disséminèrent ses membres épars sur le rivage pour ralentir la marche de son père Œtès. Voici le texte de cet auteur, traduit par Noël Lecomte, dans sa Mythologie. Paris 1583, in-8°., liv. 6, chap. 7. « *At Colchis, in fugam versis* (*Argonautœ*) *Absyrtus captus, et deductus in navim, quem posteà membratìm divisum dejecerunt* ».

Hésiode, presque contemporain de Phérécide, raconte qu'Œtès, désespéré de la fuite de sa fille, après l'avoir fait suivre inutilement, la fit redemander à la Grèce par une embassade solennelle, qui ne fut point écoutée. Les Corinthiens au contraire désiraient que Médée montât sur le trône de Corinthe, que Créon avait en dépôt, et auquel elle avait des droits comme fille d'Œtès. Si Médée eût été un monstre abominable, souillé de tous les crimes, et dont le bras dégoutait encore du sang de son frère, son père, affligé de sa perte, eût-il tout employé pour la ravoir, et Corinthe eût-elle ambitionné d'être gouvernée par elle ?

2°. Médée avait un cœur généreux, et surtout exempt de la noirceur et de la perfidie dont on l'accuse. Le même Noël Lecomte rapporte, *d'après plu-*

sieurs mythologistes, qu'Œtès, inquiet sur le dessein des Argonautes, projeta de les faire massacrer dans un festin, mais que Médée, indignée d'une perfidie aussi contraire aux lois de l'hospitalité, ne souffrit pas que son père se rendît coupable d'un pareil crime. « *Tùm verò Medeam atrocitate facti commotam,* » *consilium paternum Jasoni aperuisse.* »

3o. Les autorités les plus respectables prouvent que Médée n'a pas tué ses enfans. Appollodore, célèbre grammairien d'Athènes, qui florissait plus d'un siècle avant J.-Ch., établit, comme un fait connu de son tems, que Médée dans sa fuite fut obligée de laisser ses enfans aux pieds de l'autel de Junon, où ils étaient en prières, et qu'ils furent massacrés par les Corinthiens.

«*Quâ in fugâ, filios infantes adhuc, supplices ante Junonis aram constitutos omisit; quos surgere jussos, Corinthii multis vulneribus contrucidârunt*».

Parmeniscus, auteur très-ancien, cité par un des scholiastes d'Euripide, est parfaitement de cet avis.

Voici un passage de Pausanias qui confirme le récit d'Appollodore. « *Fama est apud nonnullos, Medeæ filios quod illa munera attulissent, fuisse à Corinthiis lapidibus abruptos.* » *Paus.* de Reb. Corinth.

Il paraît que c'est dans une émeute populaire que les enfans de Médée furent tués par des agens de Créon. Cet usurpateur voyait sans doute avec

inquiétude Médée dans les murs de Corinthe, et l'attachement du peuple pour elle.

Elien, qui se fit une si grande réputation dans la connaissance des lettres grecques, est encore plus positif dans *ses Histoires diverses*, liv. 5. chap. 21. Voici comme il s'exprime ·

» J'ai lu quelque part que tout ce qu'on a dit de Médée est faux; que ce n'est point à elle, mais aux Corinthiens qu'il faut imputer le meurtre de ses enfans; qu'Euripide, à la prière des Corinthiens, inventa cette fable, dont il plaça la scène dans la Colchide, et en fit le sujet de sa tragédie; en sorte que l'art du poète a fait prévaloir le mensonge sur la vérité. Les Corinthiens, ajoute-t-on, pour expier le meurtre de ces enfans et s'acquitter envers eux, par un espèce de tribut, *offrent encore*, chaque année, des sacrifices en leur honneur. »

« C'est une tradition constante, dit l'abbé Banier, que les Corinthiens eux-mêmes avaient lapidé les enfans de Médée. C'est Euripide, dans sa tragédie de Médée, qui a donné cours à la fable que je réfute. Le bruit qui s'était répandu de tous côtés au sujet de la cruauté qu'avaient exercé les Corinthiens, les avait rendus odieux à toute la Grèce; aussi lorsqu'ils apprirent qu'Euripide avait le dessein de mettre ce sujet sur la scène, ils lui firent présent de *cinq talens* pour l'engager à mettre sur le compte de Médée le meurtre de ces jeunes Princes. Mais, malheureusement pour les Corinthiens, ajoute le savant mythologiste, l'his-

toire a démêlé la vérité à travers les fictions d'Euripide et des autres poètes. Des monumens plus constans que l'histoire même, des fêtes expiatoires, des sacrifices, des statues, étaient des preuves parlantes et durables, qui reprochaient aux Corinthiens un crime dont ils avaient voulu flétrir la réputation de Médée »; crime en expiation duquel, dit Pausacias, leurs enfans étaient obligés de porter une robe noire et les cheveux coupés jusqu'à un certain âge.

Loin que Medée fût regardée comme une mère féroce et dénaturée par ceux même qui lui imputent le meurtre de ses enfans, on en trouve un grand nombre qui l'excusaient, en rejetant sa faute sur l'excès du désespoir et *l'égarement de sa raison.*

Voici des vers d'Archias, poète grec très-ancien, traduits par Noël Lecomte, et qui établissent ce fait d'une manière incontestable.

Medeam in natos sœvus adegit amor.
Stultitiâ *gravius fit amor malum et acrius, at si*
Nulla fides matri est, pignora quis foveat?

4°. Tout prouve que Médée était d'une vertu pure et sévère; car, devenue éperduement amoureuse de Jason, au point de le préférer à son père, et de quitter sa patrie pour le suivre, elle ne blessa en rien, dans sa conduite avec ce héros, les lois de la pudeur ni les bienséances qui font l'honneur de son sexe.

Appollodore rapporte qu'Œtès, ayant fait poursuivre le vaisseau des Argonautes, il ne fut rejoint

que chez Alcinoüs, auquel on redemanda Médée au nom de son père. Le Prince répondit que, si elle était véritablement l'épouse de Jason, il ne la rendrait qu'à son mari; mais que, dans le cas contraire, il s'empresserait de la renvoyer dans le sein paternel. Arètes, épouse d'Alcinoüs, informée de ce jugement, et instruite que Médée avait jusqu'alors conservé sa pureté, maria aussitôt les deux amans. La traduction latine est écrite avec une naïveté à laquelle notre langue timide ne peut se prêter.

« *Colchii Medeam ab Alcinoo reposcunt. Tum ille, si jam, inquit, uxor Jasoni copulata sit, eam illis se non daturam; at si nondùm virum passa sit, patri remissuram. Hoc cùm audivit Aretes mittit ad Jasonem, et Medeam in antro noctu devirginavit; postero autem die, cùm ad judicium venissent, et Medea mulier esset inventa, conjugi tradita est.* »

Ce récit infiniment curieux n'est-il pas une preuve éclatante de la vertu de Médée et du respect dans les bornes duquel elle avait su retenir Jason, malgré l'amour passionné qu'il lui avait inspiré? Apollonius de Rhodes, poète grec qui écrivait son poëme sur l'expédition des Argonautes, 240 ans environ avant J.-C., nous peint Médée sous les couleurs les plus touchantes. Elle vivait dans un appartement retiré de la maison de son père; elle avait douze filles, vierges comme elle, pour la servir; elle ne sortait que pour aller au temple d'Hécate, dont elle était prêtresse;

Ses suivantes couraient après son char et l'y accompagnaient; le peuple, dans les rues de la ville, s'écartait quand elle passait, et détournait les yeux par respect et pour ne pas jeter la vue sur la fille du Prince. Son amour pour Jason fut extrêmement combattu par celui des fonctions sacrées dont elle était chargée. Quand ce qu'elle avait fait pour rendre son amant maître de la Toison d'or l'obligea de prendre la fuite, elle laissa dans son lit un nœud de ses cheveux pour servir de témoignage à sa mère qu'elle avait conservé sa virginité sans tache. Enfin Diodore de Sicile confirme la bonne opinion qu'on doit avoir de Médée. Je trouve dans la traduction de l'abbé Térasson (tom. 1, pag. 118.) que pendant les dix années que Médée demeura à Corinthe avec Jason, elle en fut toujours aimée, tant à cause de sa grande beauté que de sa sagesse et de ses autres vertus.

Ce dernier témoignage est consacré par une ancienne tradition que cite Lafosse, dans la préface de sa tragédie de Thésée, d'après laquelle *Médée était dans une si grande estime, qu'Hercule, frappé de sa prudence, de ses vertus et de la grandeur de son courage, l'épousa dans les Champs-Elysées.*

Je conclus de tout ce qu'on vient de lire, que, si Euripide a pu, sans réclamation, altérer devant toute la Grèce un fait aussi connu que le massacre des enfans de Médée par les Corinthiens, un fait presque récent et constaté par des monumens et des fêtes qui

avaient encore lieu de son tems, à plus forte raison j'ai pu m'emparer de ce fait qui a pour nous plus de trois mille ans de date, et, usant du privilége des poètes dramatiques, l'accommoder à un plan fondé sur des données plus vraisemblables.

Appuyé sur ces considérations, et éclairé par Voltaire qui, dans son commentaire sur la Médée de Corneille, a le premier entrevu la nécessité de la rendre intéressante, j'ai pensé qu'il fallait peindre cette Princesse telle que l'histoire nous la représente; montrer Jason sous un jour plus favorable qu'on n'a fait jusqu'à présent, et le rendre digne du violent amour qu'il avait inspiré à son épouse. Une tradition citée par Banier, et qui attribuait à ce Prince des droits au trône de Corinthe, m'a mis à même de motiver l'acharnement avec lequel Créon poursuit le mariage de ce héros avec sa fille, et la nécessité ou se trouve Jason d'abandonner Médée. J'ai dû faire voir pendant toute la pièce Jason comme un héros et tel que devait être le chef des Argonautes, qui avait sous ses ordres Hercule, Castor et Pollux, Thésée, Orphée, et tout ce que la Grèce avait de héros lors de cette expédition mémorable; enfin j'ai senti surtout que je ne devais pénétrer dans l'ame du spectateur que par la *pitié* et la *terreur*, ces deux grands mobiles de la tragédie, en écartant avec soin la *baguette* et la *férocité* comme des écueils contre lesquels je viendrais échouer.

Je ne finirai pas sans publier ici les obligations que

j'ai à M. Glower, et à son habile traducteur, M. *Saint-Amand.* J'ai mis l'un et l'autre à contribution. Le poète anglais m'a fourni des conceptions neuves autant que dramatiques, et Euripide m'a servi de modèle toutes les fois que j'ai eu à faire parler la nature.

P. S. Au moment où cette feuille va à la presse, je prends connaissance d'un *roman de Médée,* qui vient de paraître. Les recherches et les études de l'auteur confirment tout ce que je viens d'établir relativement à ce personnage célèbre. M. *Née, de la Rochelle,* à qui le public est redevable de cette production, tire la conséquence suivante de toutes les lumières qu'il a recueillies sur Médée.

« Aussi elle sera *sensible, vertueuse et bonne* » lorsque réellement les circonstances extraordinaires » de sa vie lui permettront de garder *le caractère* » *qu'elle avait reçu de la nature.* »

MÉDÉE ET JASON,

TRAGÉDIE-LYRIQUE

EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la citadelle de Corinthe, un bois sacré qui entoure le temple de Junon, et le palais de Créon. On voit la mer dans le fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

JASON *seul.*

VIEILLARD auguste et malheureux,
Mon père! enfin le ciel va te rendre à mes vœux,
Après dix ans d'opprobre et d'esclavage.
Quel prix réserviez-vous à mes nobles travaux,
Dieux inhumains? Tandis que, vainqueur à Colchos,
La Grèce recueillait le fruit de mon courage,
Vous vouliez que Jason retrouvât dans ces lieux
Son père sous la loi d'un tyran furieux!

2

Pour l'arracher au sort qu'on lui prépare
Faut-il, cédant à ce barbare,
Subir un hymen odieux ?
Médée! ô mon épouse! ô toi qui m'es si chère!
Pardonne, je me dois au salut de mon père.

AIR.

Oui, je vais le revoir!
Mon cœur jouit d'une volupté pure :
J'entends la voix de la nature ;
Son doux pouvoir
Et me charme et m'enflamme!
De bonheur et d'amour viens enivrer mon ame;
Viens, ô mon père, et remplis mon espoir!

(Il entre dans le palais de Créon.)

On aperçoit un navire se dirigeant sur le rivage.

SCÈNE II.

THÉANE, PRÊTRESSES *sortant du temple : pendant cette scène on voit aborder un navire, Médée et sa suite débarquer et gagner lentement le bois sacré.*

UNE PRÊTRESSE.

Pourquoi vous éloigner de notre auguste enceinte ?
De quel trouble secret votre ame est-elle atteinte ?

THÉANE.

Cette nuit les Dieux m'ont fait voir
Une malheureuse étrangère,
Proscrite et n'ayant plus d'asyle sur la terre ;
Junon de l'accueillir m'imposait le devoir.

AIR.

De la pitié la voix touchante
Retentit au fond de mon cœur ;
J'aime à tendre au malheur
Une main prompte et consolante.
Les Dieux me font toujours chérir
Mon paisible et saint ministère,
Quand ils me font trouver un frère
Que je dois plaindre et secourir.

Quels sont ces étrangers errans sur le rivage?...
Que vois-je ?.. Quels rapports ! en croirai-je mes yeux ?
Leurs traits me retracent l'image
De mon songe mystérieux.

SCÈNE III.

THÉANE, PRÊTRESSES, COLCHÉENS, UN VIEILLARD.

THÉANE.

Sage vieillard, approche et bannis toute crainte.

LE VIEILLARD.

O vous qui paraissez l'interprète des cieux,
Sur votre front, dans vos traits gracieux,
Je vois briller la paix et l'humanité sainte;
Dites-nous si ce port est celui de Corinthe,
Et quelle Déité l'on adore en ces lieux?

THÉANE.

Tu foules sous tes pas une terre sacrée :
Ce bois prête son ombre au temple de Junon,
Du saint hymen Déesse révérée,
Qui protège Corinthe où commande Créon.

CHŒUR DE COLCHÉENS.

Elevons vers le ciel notre voix suppliante!
Permets, ô Déité puissante,
Que nous trouvions ici la fin de tous nos maux!
A des infortunés accorde le repos.

THÉANE.

Le ciel, touché de vos misères,
Est favorable à vos prières.
Ce temple, à nos Dieux consacré,
Vous offre un asyle assuré.
Que cherchez-vous ? quel est le sujet de vos peines ?

LE VIEILLARD.

Des bords chéris du Phâse à vos rives lointaines,
Portés par un arrêt du sort,
Nous suivons une infortunée,
Une épouse, une mère aux larmes condamnée,
Qui, dans son désespoir, invoque en vain la mort.

THÉANE.

Grands Dieux !

LE VIEILLARD.

Hélas !

THÉANE.

Achève.

LE VIEILLARD.

C'est Médée.
Bravant l'inconstance des flots,
Elle quitte, elle fuit sa couche solitaire,
Veut voir encor l'auteur de tous ses maux.
Et vient de ses enfans redemander le père.

THÉANE.

Elle va rencontrer, en ce jour de douleur,
L'abandon et le déshonneur.
Plaignez et consolez cette triste étrangère.

LE VIEILLARD.

Que dites-vous ? ô ciel ! Jason !

THÉANE.

Il épouse aujourd'hui la fille de Créon.

LE CHŒUR.

Malheureuse Médée! infidèle Jason !

THÉANE.

Ce prince généreux s'immole pour son père.

LE VIEILLARD.

Ciel !

THÉANE.

Pendant que Jason triomphait à Colchos,
Créon sous son pouvoir fit tomber Iolchos.
Eson, privé du trône, accablé de misère,
Dans les fers du vainqueur gémit depuis dix ans.
Pour le rendre à son fils et finir ses tourmens,
Le Roi veut à Jason faire épouser sa fille;
Il veut, par cet hymen, fixer dans sa famille
Un sceptre qui toujours fut l'objet de ses vœux.

LE VIEILLARD.

Que deviendra Médée ? ô destins rigoureux !

THÉANE.

Du tyran qu'elle évite avec soin la présence.
Conduisez-la dans ce temple sacré.
Au nom des Dieux j'adoucirai
Son infortune et sa souffrance.

SCÈNE IV.

CRÉON, JASON, THÉANE, PRÊTRESSES, PEUPLE, SOLDATS.

CRÉON.

Ce héros va combler mes vœux.
Il épouse ma fille, et cet hymen heureux
Va scéler entre nous une amitié durable.
Peuple, célèbre un jour si mémorable.

AIR.

Magnanime guerrier,
Soutien de ma famille,
Ombrage d'un laurier
Et mon trône et ma fille.
Je suis fier et jaloux
De ta noble alliance!
Quel ennemi bravera mon courroux
Sans ressentir le poids de ma puissance?
Tout doit trembler quand l'hymen d'un héros
Me donne pour soutien le vainqueur de Colchos.

LE CHŒUR.

O favori de la victoire!
Sois de Corinthe et l'amour et l'appui.
Puisse un peuple qui t'aime, à l'ombre de ta gloire,
Contre tous les malheurs trouver un sûr abri.

Ta place est assignée au temple de mémoire.
Ton nom brille déjà d'un éclat immortel.

(*Divertissement général.*)

CRÉON.

Prépare un pompeux sacrifice,
Prêtresse de Junon. Va parer son autel,
Et par un hymne solennel,
Rends-nous du saint hymen la Déité propice.

THÉANE.

J'obéirai. Puisse un sort rigoureux
Ne pas changer en profonde tristesse
Ces jeux, ces chants, cette alégresse.

CRÉON.

Qui te fait pressentir cet avenir affreux ?

THÉANE.

Ce sont les Dieux, ces mêmes Dieux,
Qui de Médée allumant la tendresse,
Firent par elle et par ses feux
Triompher à Colchos les héros de la Grèce.

JASON.

Médée ;

CRÉON.

Eh bien ?

THÉANE.

Elle s'offre à vos yeux.

SCÈNE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, MÉDÉE.

MÉDÉE.

Oui, tu la vois, cette épouse outragée
Dont ta fille usurpe les droits.
Une mère trahie, et qui sera vengée
Si des infortunés le ciel entend la voix.

CRÉON.

Que voulez-vous ? où tend un discours téméraire ?

MÉDÉE.

Je n'attends rien de toi, je brave ta fureur.

JASON.

Vous savez...

MÉDÉE.

Je connais les projets de ton cœur.

JASON.

Les dieux qui dans Colchos, en un tems plus prospère,
Reçurent nos sermens, sont témoins que mon père...

MÉDÉE.

Ton père t'a-t-il donc appris
A tromper l'innocence, à trahir ta promesse ?
Sans moi, crédule amante, oublié de la Grèce,
Tu languirais encor dans un juste mépris.
Médée et son amour t'ont fait naître à la gloire.

JASON.

Vos bienfaits ne pourront sortir de ma mémoire,
Mais je subis du sort l'impérieuse loi.

MÉDÉE.

Écoute, et réponds-moi :
Lorsque sur nos lointains rivages
Tu fus jeté prêt à périr,
Quelle autre que Médée, ardente à te servir,
Te secourut au milieu des orages ?
Ingrat ! sans cette main
Votre péril était certain.
Des taureaux indomptés j'affrontai le courage ;
Sans moi, sous l'effort de leur rage,
Dans l'oubli, dans la honte, et privées de tombeaux,
Vos mânes gémiraient aux rives de Colchos.

JASON.

Quel odieux langage !

AIR.

Arrêtez ! cessez d'outrager
L'ami, le compagnon d'Alcide !
Auprès de moi partageant le danger,
Vous m'aidâtes à vaincre aux champs de la Colchide ;
Mais les monstres domptés et les brigands punis
M'avaient déjà rendu célèbre dans l'Asie ;
Depuis long-tems la gloire embellissait ma vie.
Allez ! portez ailleurs vos injustes mépris !
Je laisse à l'univers, témoin de ma vaillance,
Le soin de repousser un discours qui m'offense.

(Le Roi emmène Jason, toute la Cour le suit.)

SCÈNE V.

MÉDÉE, THÉANE, PRÊTRESSES.

MÉDÉE.

O honte ! ô désespoir ! l'ai-je bien entendu ?
Jason m'abandonne et m'outrage ! .....
J'ai peine à contenir dans mon cœur éperdu
L'horreur qu'il y fait naître et l'excès de ma rage !..

AIR.

J'en jure par les pleurs qui coulent de mes yeux,
Je couvrirai de deuil leur couche nuptiale !
Nous périrons tous trois, j'en atteste les Dieux,
Mon infidèle époux, moi-même, et ma rivale !
Je veux de tant d'horreur qu'ils reçoivent le prix;
J'invoquerai contre eux l'éternelle puissance,
Et par le cri de ma vengeance,
Jusqu'au fond des enfers ils seront poursuivis.

(*Théane et les Prêtresses emmênent Médée, et la font entrer dans le temple.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente l'intérieur du Temple de Junon, disposé pour un sacrifice.

SCÈNE PREMIÈRE.

MÉDÉE, THÉANE, PRÊTRESSES.

(Médée sort du sanctuaire, elle marche égarée. Les Prêtresses l'environnent; Théane entre à la fin de l'air qui suit, une des Prêtresses tient les enfans de Médée par la main.)

MÉDÉE.

Soleil, qui de l'Euxin blanchis l'onde écumante,
O mon père! tu vois, dans ta marche éclatante,
Les maux de toutes parts assaillir les mortels;
Mais en est-il d'aussi cruels
Que ceux dont à tes yeux mon ame est déchirée?

AIR.

Père du jour, d'un œil plus doux
Regarde ta fille éplorée;

Veille sur moi, sur mon époux,
Du haut de la voûte éthérée.
Rends-moi du moins, rends à mon cœur
L'espoir qui fuit et l'innocence.
Que je sois, au sein du malheur,
Digne encore de ma naissance.

THÉANE *la faisant entrer dans l'intérieur du temple.*

Retournez près des Dieux, vos maux vont s'adoucir.
Eux seuls peuvent vous secourir.
Fuyez les fêtes qu'on prépare.

MÉDÉE *rentre dans le sanctuaire soutenue par les Prêtresses.*

Je sens, hélas! que ma raison s'égare.

SCÈNE II

CRÉON, JASON, THÉANE, PRÊTRESSES, SOLDATS, JEUNES FILLES, JEUNES GARÇONS,

Pendant le chœur qui suit, les jeunes filles et les jeunes garçons parent l'autel de guirlandes et font les préparatifs du sacrifice que l'on va offrir.

CHŒUR *mêlé de danse.*

ORNE ton front de myrtes amoureux ;
Viens, hâte-toi, Dieu d'hymenée !
Demain l'Amour te conduit en ces lieux :
Demain d'un couple heureux tu joins la destinée.

UN CORIPHÉE.

L'Amour va désormais
Bannir la discorde et la guerre
Ce Dieu charmant, avec ses traits,
Répare seul tous les maux de la terre.

(Divertissement.)

CRÉON.

Demain d'un saint hymen nous formerons les nœuds,
Hâtons-nous d'obtenir des auspices heureux ;
De nos Dieux protecteurs, souveraine Prêtresse,
Voici l'instant d'offrir à la Déesse
Notre hommage et nos vœux.

THÉANE, *offrant le sacrifice.*

AIR.

Du plus puissant des Dieux
Epouse auguste et sainte,
Jette un regard sur cette enceinte.
Tu lis dans tous les cœurs, rien n'échappe à tes yeux.
Aux nœuds qu'on va former sois, s'il se peut, propice.
Reçois, sous un augure heureux,
Et notre encens et notre sacrifice.

(*Le tonnerre se fait entendre, la foudre frappe l'autel et le consume.*)

CHŒUR.

O prodige! ô terreur!
Divinité puissante! arrête!
Fuyons, fuyons une odieuse fête
Que le ciel voit avec horreur!
Fuyons une odieuse fête!

SCÈNE III.

JASON, THÉANE.

JASON.

Quel hymen se prépare ! ô comble du malheur !

THÉANE.

Pour ton épouse, hélas ! n'est-il plus d'espérance ?
Elle pleure, gémit et cherche ta présence.......

(*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

JASON *seul.*

Je ressens tous les maux que son cœur doit souffrir!
Affreux destins ! il faut trahir
Ou les devoirs d'un fils, ou les devoirs d'un père.....
Ah ! quel horrible choix.....
Malheureuse Médée ! amante.... épouse.... mère....
Je vois tes pleurs, ... j'entends ta voix...
Et mes enfans!... ô sort qui m'épouvante !...
Mais quel tableau plus effrayant encor !....
Mon père assassiné !... De sa tombe sanglante
Je vois sortir son ombre gémissante ;
Je le vois... je l'entends... ô suplice !... ô remords !..
Et je pourrais braver les Euménides,
Et l'affreux châtiment des enfans parricides !

AIR.

Dieux, laissez-vous fléchir
Par la pitié, par la clémence.
De désespoir et de souffrance
Chaque moment me fait mourir.
Que je sois la seule victime
Et tous mes vœux sont exaucés.
Dieux justes, chargez-vous du crime,
Puisque c'est vous qui m'y forcez.

Mon père, tu vivras!

SCÈNE V.

MÉDÉE, JASON.

MÉDÉE.

O toi dont rien n'égale
L'ingratitude et la rigueur !
Pour la dernière fois écoute ma douleur.

JASON.

Créon . . .

MÉDÉE.

Vas-tu parler de ma rivale ? . . .
Cette Médée, hélas ! si célèbre autrefois,
Dont l'orgueil étonnait l'Asie,
O Jason ! tu la vois
Tremblante, éplorée et trahie.

JASON.

Les Dieux m'en sont témoins, je souffre autant que toi.
Mes vœux suivront partout une épouse si chère.

MÉDÉE.

S'il est ainsi, quittons une odieuse terre ;
Fuyons !

JASON.

Médée, écoute-moi.

MÉDÉE.

Parle !

JASON.

Mon père,

MÉDÉE.

Eh bien ?

JASON.

Il va perdre la vie
Si l'hymen de Creüse est par moi rejeté.

DUO.

MÉDÉE.

Crois-tu que je vivrai si ta foi m'est ravie ?

JASON.

Par la nature, hélas ! mon devoir est dicté.

MEDÉE.

Médée, au nom des Dieux, t'implore et te supplie.

JASON.

Mon père moins que toi sera-t-il écouté ?

MÉDÉE.

Ah cruel ! si ton cœur m'oublie,
As-tu de nos enfans perdu le souvenir ?

JASON.

Mon père va périr....
Veux-tu voir cette main impie
Guider sur lui la hache des bourreaux ?

Ensemble.
Soyez-nous secourables,
Dieux qui voyez nos maux !
Dans l'affreuse nuit des tombeaux,
Plongez deux époux misérables.

MÉDÉE.

Ils sont sourds comme toi, ces implacables Dieux !

JASON.

Quel trouble affreux altère ta sagesse,
Chère Médée !....

MÉDÉE.

Où suis-je ?

JASON.

Ah ! crois que ma tendresse...

MÉDÉE.

Quel prodige nouveau se présente à mes yeux ?....
Quel est cet insensé qui brave les orages ?....
Ne sais-tu pas, jeune présomptueux,
Que d'énormes dragons, des taureaux furieux
Défendent nos rivages ?

JASON.

Funeste égarement !

MÉDÉE.

Dieux ! quelle majesté !
Sa voix touchante a pénétré mon ame !

JASON.

Doux souvenirs !

MÉDÉE.

Suspends le transport qui t'enflamme !
Attends que le danger par moi soit écarté ! . . .
Vois-tu de ce dragon les ailes écailleuses ? . . . .
De ses vastes replis, les ondes tortueuses ? . . . .
Laisse Médée affronter sa fureur !
Sur les rochers j'écraserai sa tête !...
Mais le monstre succombe et cède à sa valeur !
Mon héros a vaincu, Médée est sa conquête !
Reçois, Jason, ma main avec mon cœur.

JASON.

Chère Médée ! . . . ô regrets douloureux !

MÉDÉE.

Me seras-tu toujours fidèle ? . . . .
Que vois-je ? ô ciel ! il m'ouvre un précipice affreux !
Quel sang rougit mes mains et ruisselle à mes yeux ?
Quelle lugubre voix m'appelle
Au sein de la nuit éternelle ? . . . .
Mon cher Jason, protège-moi ! ...

(*Elle se précipite dans ses bras.*)

JASON.

Rappelle, hélas ! ta raison obscurcie.
Médée ?

MÉDÉE, *revenant à elle, recule d'horreur en se voyant dans les bras de Jason.*

Ah perfide ! c'est toi !
Va trouver ma rivale et lui jurer ta foi.
Elle t'attend pour cet hymen impie.
Mon bras égaré, furieux,
Va punir, avec elle, un époux odieux.

JASON.

Quel excès de fureur !

MÉDÉE.

Qu'ai-je dit ? je menace
Quand moi-même à tes yeux je cherche à trouver grace.
Puisqu'il faut nous quitter, cruel, hélas ! rends-moi
L'honneur, ma patrie, et mon père,
Et le cœur d'une tendre mère.....
Rends-moi les jours sereins que j'ai perdus pour toi.

JASON.

O père infortuné ! mon courage chancelle ;
Quel horrible tourment ! quelle épreuve cruelle !

MÉDÉE.

O toi que j'aimerai jusqu'au fond du tombeau !
Vois mon supplice et ma douleur amère !
Le désespoir, la honte, la misère
M'accablent d'un pesant fardeau ;
Vois à tes pieds une épouse, une mère....

JASON.

O ciel ! Médée à mes genoux !
Et c'est moi, c'est moi qui l'outrage ! . . .
Médée, hélas ! que faites-vous ?

MÉDÉE.

Barbare ! j'y mourrai ! . . . j'attendrai que ta rage
Termine ici ma mortelle douleur.
Frappe ! voilà mon cœur ;
Sous les coups de ta main cruelle,
Tu me verras, tendre et fidelle,
Pour toi rendre un dernier soupir,
Et te pardonner, et mourir.

JASON, *la retenant et l'embrassant.*

De quels transports mon ame est possédée ! . . .

MÉDÉE.

Mon cher Jason !

JASON.

Tu triomphes, Médée.

SCENE VI.

JASON, MEDÉE, THÉANE, PRÊTRESSES, LES ENFANS.

MÉDÉE.

ACCOUREZ mes enfans! ... tombez à ses genoux!
Vous retrouvez un père : il me rend mon époux.

(*Les enfans, conduits par Théane et les Prêtresses, viennent à la voix de leur mère et tombent aux genoux de Jason.*)

DUO.

JASON, *à ses enfans.*

Partagez ma vive tendresse,
O mes chers fils! que je vous presse
Contre ce cœur brûlant d'amour!

MÉDÉE *seule.*

Bonheur trop doux, heureux retour.

JASON, *à Médée.*

Dans ces momens si plein de charmes,
Du sort oubliant la rigueur,
Jason, en essuyant tes larmes,
Retrouve son premier bonheur.

EMSEMBLE, *en embrassant leurs enfans.*

D'une union sainte et féconde
Gages chéris, gages sacrés,
Qu'à la face du monde
Nos nœuds soient par vous resserrés.

Avec les Prêtresses.

Volupté ravissante et pure !
Transports délicieux !
Dieux favorables ! justes Dieux !
Vous faites triompher l'amour et la nature.

SCÈNE VII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, CRÉON, SOLDATS, PEUPLE.

CRÉON.

Oses-tu donc ainsi trahir ma fille et moi ?

JASON.

Je trahissais mon épouse et ma foi.

CRÉON.

Tu te fais un jeu du parjure.

JASON.

Le parjure est le nœud qui m'unissait à toi.

CRÉON.

L'affront fait à ma fille est l'arrêt de ton père.

JASON.

Mon père ! . . . hélas !

MÉDÉE.

Des Dieux redoute la colère ;
Arrache-moi le jour, ou rends-moi mon époux.

CRÉON.

Bientôt tu vas apprendre
Quelle est ma volonté, quel sort tu dois attendre.

FINAL.

CRÉON, *à Jason.*

Toi, renonce à Médée, ou mon juste courroux
Va prendre au même instant ton père pour victime.

JASON.

Cruel ! qu'exiges-tu de moi ?
J'adore l'un et l'autre, et choisir est un crime.

MÉDÉE.

Tu veux du saint hymen qu'il trahisse la loi !
Tu lui prescris le parjure et le crime !

CRÉON.

Accomplis tes sermens.

JASON.

Trahir Médée et mes enfans !

LE CHŒUR.

Entends la voix touchante
De la nature et de l'amour ;
Du même coup tu frappes en ce jour
Un père, un époux, une amante.

CRÉON.

Non, n'espérez pas me fléchir !

LE CHŒUR.

Laissez-vous attendrir.

CRÉON.

Médée, enfin sur toi va tomber ma justice.
Soldats, qu'on la saissse !

JASON ET THÉANE.

Arrêtez !

THÉANE.

Citoyens de Corinthe,
Respectez
Le droit des malheureux et cette auguste enceinte.

(*Elle remet les enfans aux Prêtresses.*)

LE PEUPLE ET LES PRÊTRESSES *environnent Médée et ses enfans.*

Sous la garde des Dieux Médée est à Corinthe.
Respectons,
Protégeons,
Le droit des malheureux et cette auguste enceinte.

CRÉON.

Rien ne peut la soustraire à ma juste fureur.

JASON.

Dieux! contre tant d'affronts soutenez mon courage!..
Mon épouse!.. mon père! ô regrets! ô douleur!
Entre vous mon cœur se partage.

MÉDÉE, THÉANE.

De la nature et de l'amour
Entends la voix touchante

Du même coup tu frappes en ce jour
Un père, un époux, une amante!

LE CHŒUR.

Laissez-vous attendrir!

Pendant ce chœur, Théane présente les enfans supplians à Créon qui les repousse. Médée indignée les prend par la main et les éloigne.

CRÉON.

De son père à l'instant préparez le supplice;
Soldats, allez : qu'on m'obéisse,
Rien ne peut me fléchir.

LE PEUPLE *faisant entrer Médée et ses enfans dans le sanctuaire qui se ferme derrière eux.*

Quelle rigueur! quelle injustice!
Créon, arrête et respecte les Dieux!

CRÉON.

Tremblez séditieux!

LE PEUPLE.

Quelle rigueur! quelle injustice!
Créon, arrête et respecte les Dieux!

Créon et ses soldats dissipent le peuple.

JASON *resté seul, et en sortant.*

Tu m'y forces, tyran impie!
Tu mourras sur l'autel, ou j'y perdrai la vie!

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre réprésente une solitude hérissée de rochers sur le bord de la mer. Sur les hauteurs des derniers plans, une superbe avenue conduit du palais de Créon au temple.

SCÈNE PREMIÈRE.

MÉDÉE, SES ENFANS.

MÉDÉE. *Elle est assise sur un rocher; ses enfans pleurent à côté d'elle.*

Banissons, mes chers fils, un espoir inutile.
Vainement dans mes bras vous cherchez un asyle;
Ainsi que vous, en proie à la douleur,
Votre mère, faible et mourante,
Ne peut commander au malheur
D'épargner aujourd'hui votre tête innocente.

AIR.

Approchez-vous, ô mes enfans!
Donnez-moi votre main si chère,

Et recevez dans ces instans
Les derniers baisers d'une mère.
Ah ! je sens battre votre cœur ;
Vous me souriez avec grace,
Chacun de vos traits me retrace
L'ingrat que j'aime avec fureur.
Non , non , dans la nature entière
Il n'est plus de bonheur pour nous ;
Bientôt vous n'aurez plus de mère ,
Et je n'ai déjà plus d'époux.

SCÈNE II.

MÉDÉE, SES ENFANS, THÉANE, PRÊTRESSES.

THÉANE.

Le tyran vous poursuit, évitez sa colère.
Votre tête est proscrite, abandonnez ces lieux.

MÉDÉE.

Il va donc s'accomplir, cet hymen odieux!

THÉANE.

Créon, dans la fureur dont son ame est atteinte,
Brave Junon et poursuit ses projets.

MÉDÉE.

Et mon époux?

THÉANE.

Il cède.

MÉDÉE.

O comble de forfaits!

THÉANE.

Le Roi près de Jason ne laisse aucun accès.
A l'instant, par mes soins, vous quitterez Corinthe.
Que je plains votre sort!

MÉDÉE.

Pour Médée il n'est plus d'asyle que la mort....
O toi, dont la pitié touchante
Me consola dans mon malheur,
Puisse le ciel écarter de ton cœur
Les tourmens d'une amante
Et l'angoisse de la douleur.

THÉANE *seule d'abord, et ensuite avec les Prêtresses.*

Dans les Dieux mets ta confiance :
Ils sont l'appui du malheureux ;
Epouse infortunée, oppose à ta souffrance
Un cœur soumis et vertueux.

THÉANE.

Au temple qu attend ma présence.
Adieu !

Médée présente ses enfans à Théane, qui les embrasse avec le plus grand attendrissement.

SCENE III.

MÉDÉE, SES ENFANS, LES PRÊTRESSES, LE CHŒUR.

Pendant que les Prêtresses embrassent les enfans, une marche agréable et solennelle se fait entendre. La pompe nuptiale sort du palais de Créon, et se rend au temple.

MÉDÉE.

QU'ENTENDS-JE? ô ciel!.. en croirai-je mes yeux?

LE CHŒUR.

Hymen! Dieu d'hyménée,
Unis deux jeunes cœurs,
Et pare des plus belles fleurs
Ta chaîne fortunée!

MÉDÉE.

Et je respire encore!

LE CHŒUR.

Et toi, chaste Junon,
Montre-toi favorable;
Rends fécond et durable
L'hymen de Creüse et Jason!

MÉDÉE.

Malheureuse Médée !

LE CHŒUR.

Hymen ! Dieu d'hyménée,
Unis deux jeunes cœurs,
Et décore de fleurs
Ta chaîne fortunée.

La pompe est entrée dans le temple. Les Prêtresses sont sorties.

SCÈNE IV.

MÉDÉE ET SES ENFANS.

MÉDÉE.

Tout est fini pour moi ! . Je veux , je dois mourir !..
O mes enfans ! qu'allez-vous devenir ?
L'exil , l'opprobre et la misère
Vous suivront en tous lieux.
Dans quel pays , sur quelle terre
Traînerez-vous votre sort rigoureux ?
Seuls avec le malheur , trahis par votre père !...
Et moi !.. Ciel ! je frémis ! rage ! transports jaloux !...
Mourons ! (*Elle tire son poignard.*)

(*Ses enfans s'éloignent.*)

Vous me fuyez... pourquoi craindre mes coups ?

(*Elle marche égarée.*)

Je les destine à ma rivale.
Tu ne jouiras pas de sa beauté fatale ,
Ingrat Jason ! cruel époux !

(*Hors d'elle-même.*)

Quelle noire vapeur obscursit la lumière !...
Un mouvement affreux , involontaire ,
Egare ma raison et déchire mon cœur !

(*Avec frénésie.*)

Je ne me connais plus !.... A ma sombre fureur...
Il faut enfin une victime !
Dieux infernaux ! Médée à soif du crime !..
Jason ! Creüse ! eh quoi,
Vous osez me braver ? Périssez avant moi !...

(*Elle poursuit ses enfans qui fuient derrière un rocher, et revient sur la scène dans le plus grand délire.*)

Mon amour est vengé !

(*Médée tombe sur l'angle du rocher derrière lequel elle a poursuivi ses enfans après un moment de silence, elle se soulève et regarde autour d'elle avec effroi.*)

Solitude effrayante !...
Quelle nuit ! quel silence ! abandonnée errante !...

AIR.

Loin de moi que font mes enfans ?
Venez consoler votre mère
Par vos embrassemens.
Adoucissez l'horreur de mon heure dernière.
Accourez mes enfans !
Loin de vous mon cœur se déchire !
Calmez par votre doux sourire
Mon désespoir et mes tourmens.

(*Apercevant son poignard.*)

Quel est le sang dont mes mains sont rougies ?
Mes enfans !.. où sont-ils ? mes chers fils, est-ce vous ?
Inanimés... sanglans... percés de coups...
Où fuir ?... Déjà mon cœur est en proie aux Furies...
Objets de mon plus tendre amour,
J'ai pu vous arracher le jour.

SCÈNE VI.

MÉDÉE, IPHICRATES, PEUPLE.

IPHICRATES.

Le Peuple du tyran a su faire justice.
Vous retrouvez enfin le calme et le bonheur.
Créon a trouvé le supplice
Sur l'autel que souillait sa coupab[illegible]e.

MÉDÉE.

Que dites-vous ?....

CHŒUR.

Chantons ! célébrons la victoire
Qui nous a délivrés d'un tyran odieux !
O Jason ! héros valeureux,
Notre reconnaissance égalera ta gloire !

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

[illegible] Milcent, Jean Baptiste
2364 Gabriel Marie de
M514 Médée et Jason